

COMPRENDRE À TOUT PRIX METTRE DU SENS¹

Jacques ARÈNES

“ Je posais beaucoup de questions sur le sens de la vie à ma mère, et elle ne répondait pas. C’était une tristesse de ne pas comprendre les choses. ” Cette affirmation amère d’un analysant nous introduit au désir très précoce de chacun d’entre nous d’avoir des réponses à ses “ pourquoi ”. Les parents se souviennent tous avec émotion des milliers de questions posés par les jeunes enfants sur les causes de notre univers. L’appétit de sens, le désir de questionner – même si les questions n’ont pas toutes des réponses – font partie du goût de vivre.

Élisabeth, une jeune analysante, qui se trouve dans une situation affective complexe, me dit avec angoisse : “ Il faut absolument que je trouve un sens à ce qui m’arrive ”. Son ami vient de la quitter sans explication, et sans qu’aucun signe préliminaire ne l’ait mise en alerte. Le choc est encore plus fort à cause du mystère d’une attitude qui se dérobe. Désirer comprendre fait partie de tout vœu de travail sur soi. La souffrance devient moins lancinante quand elle est expliquée, et qu’on arrive à en déterminer les causes. Mais, se trouver en face d’un événement qui n’a aucun sens, aucune logique, suscite une souffrance ajoutée à la souffrance. Certains processus de “ guérison ” de tourments psychiques passeront par la possibilité de nommer ce qui habitait le sujet sans qu’il puisse se le dire, comme, par exemple, une dépression, une souffrance demeurées cachées à soi-même. Le cheminement analytique amènera à élucider les enjeux d’une situation, à demander éventuellement explication aux proches sur des gestes ou des paroles obscures, incompréhensibles. Aujourd’hui, le désir de comprendre dépasse souvent toute mesure, il ne tolère aucune zone d’ombre. L’humanité d’avant se satisfaisait d’une relative absence de sens : l’étrangeté du monde, le mystère de la création pour les croyants, étaient tels que nous

^{1 1} Article paru dans *Les CAHIERS du G.I.R.E.P.*, numéro 42, automne 2002

tolérions les îlots d'inconnu nous cernant ou gisant au fond de nous. Le progrès était là pour nous rassurer qui trouverait, dans le futur, des issues.

Aujourd'hui, nous connaissons le désir puissant de comprendre, d'avoir une action qui ait du sens. Des jeunes couples, par exemple, dialoguent à n'en plus finir, s'aidant mutuellement à construire une vie qu'ils veulent vraiment avoir créée entièrement eux-mêmes. À l'extrême, il s'agit de choisir malgré tout ce que l'on n'a de toute façon pas pu vouloir, le fait de vivre par exemple. Élisabeth admet ainsi avoir une bonne vie, mais une existence passive. Toutes les décisions ont été prises comme si elle n'y prenait nulle part, et elle a la désagréable impression, à trente-cinq ans, de ne pas habiter sa vie. " Je n'ai pas envie de vivre simplement parce que je suis venue au monde. Choisir de vivre ne peut se faire d'un coup de baguette magique. J'ai l'impression d'avoir été dans un attentisme débile, comme ces gens qui n'ont pas de positionnement, pas de décision. Je n'ai pas choisi ma vie. Une vie peut très bien se construire au petit bonheur, sans véritable décision. J'ai tout fait à l'instinct en comprenant après coup que cela avait un sens. Une espèce de réflexe sans réfléchir. J'ai tout fait à l'intuition. Mais, derrière cette passivité, se posait pour moi, sans que je n'en dise rien, la question du pourquoi. Je n'ai jamais su y répondre. Je voulais une réponse absolue et générale à la question. Derrière tout cela, l'angoisse de savoir ce que j'allais faire de mon existence. Parfois, quand je prenais un train, je me disais : " si au lieu de prendre ce train de banlieue, j'allais au bout du monde ? " Avec cette envie folle de partir vers l'infini, vers nulle part... " Mais qu'auras-tu de plus quand tu seras partie ? Que vas-tu chercher là-bas que tu n'as ici ? Du coup je ne suis pas partie, et je n'ai pas fait mon adolescence. " J'étais alors un faux adulte sinistre. "

À force de désirer comprendre, un niveau de complexité supplémentaire s'ajoute à un réel déjà complexe. Comme l'affirmait un humoriste, l'aspect passionnant de la vie de couple consiste à passer son temps à tenter de résoudre des problèmes que l'on n'aurait pas eu seul ! Tous, en couple ou célibataires, réclament d'être acteurs de leur existence, comme s'ils désiraient signer leur vie au bas du tableau. Trouver du sens se conjugue alors dans le double mouvement de comprendre ce qui se passe, et de créer sa propre vie. Créer parfois à tout prix du sens là où il y a du vide.

À chacun son destin

Vouloir mettre du sens à tout prix, consiste en partie à déterminer les racines de ses propres actions. Cette logique peut entraîner une valorisation excessive de ce qui nous détermine. Tout ce qui m'arrive est alors écrit, défini par mon histoire, mes héritages. Ce destin se trouve lié au fait que tout est régi par la science des causes : partir de ce postulat est pour nous rassurant.

L'occidental a bien du mal à accepter l'accidentel, ou, dans un autre registre, à se recevoir d'une providence. En même temps, nous nous révoltons contre ce fatalisme qui est souvent le nôtre, en vouant un véritable culte à la vie au présent, à la spontanéité de l'acte gratuit. Une oscillation moderne existe entre un spontanéisme qui refuse l'influence du passé, et un sentiment de déterminisme absolu. La sacralisation de l'intuition et de l'impulsivité rentre nécessairement en conflit avec le désir non moins puissant de tout comprendre et tout maîtriser.

Insister sur notre maîtrise de l'événement nous rassure, tout en introduisant subrepticement l'angoisse d'être déterminé par notre propre maîtrise : nous nous faisons nous-mêmes prisonniers d'une geôle dont nous possédons les clés ! Nous désirons échapper à la contrainte que nous nous sommes nous-mêmes imposée, et poser des actes libres qui déjoueraient le contrôle que nous avons institué. Nous sommes prêts à admettre une certaine dose d'impulsivité, mais nous nous méfions en même temps de l'irruption du non programmé. Se joue là en des termes modernes le vieux débat de la prédestination et de la liberté humaine. À ceci près qu'aujourd'hui le grand ordonnateur de ces deux termes, c'est soi-même et non un Dieu transcendant : je suis le jouet de mes propres enfermements, mais je suis aussi le sujet de ma liberté. L'appel à la grâce, même "laïcisé", demeure présent : j'entends souvent en analyse ce désir, cet appel à l'esprit de grâce qui donnerait une onction de liberté dans les situations sans issue. Nous hésitons tellement entre liberté et déterminisme que la liberté apparaît pour certains comme clivée : d'un côté le monde social est perçu comme celui des déterminismes, et de l'autre, le monde personnel, affectif perçu comme celui de la liberté vivante. Là, nous pouvons fonder l'acte gratuit de la vraie rencontre. Pour d'autres, le clivage est inverse : le domaine social sera celui où le sujet se battra pour accéder à une position qui n'était pas la sienne, et il cherchera réellement à y infléchir sa trajectoire ; tandis que, dans la sphère privée, il se reconnaîtra le jouet de sombres mouvements inconscients dont il n'a pas la clé. Notre époque croit au tragique comme dans la Grèce antique : elle suppose la contrainte du destin individuel, mais elle postule en même temps l'imprescriptible liberté de la personne qui devrait arriver, au final, à vaincre les projets des dieux. L'idéal serait de tout comprendre, et de nous montrer libre mais vainqueurs sur les forces obscures qui nous habitent. Nous n'acceptons plus le non-sens.

Se satisfaire de ne pas posséder tout le sens

“ Qu'est-ce que l'homme ? ” s'écrie le chœur d'Antigone, dans la pièce de Sophocle. Que sommes-nous ? : jouets ou acteurs de notre destin, pouvant apprendre beaucoup sur nous-mêmes, et incapables en même temps d'éviter des enfermements funestes ? Que sommes-nous en notre époque où il nous est demandé de nous mesurer à tous les défis et de réussir parfaitement notre vie,

dans cette démesure qui angoissait tant les Grecs parce qu'elle était porteuse de mort ?

En allant voir le psychanalyste, le sujet se met dans une sorte d'attitude mythique : il attend que le " psy " l'aide à dévoiler ce qui est caché, à débusquer les traumatismes infantiles, et à repérer, derrière les rôles apparents, d'autres figures mythiques et généalogiques qui le mèneraient à son insu. Tout ceci correspond à une partie seulement de la démarche analytique : le travail sur soi implique aussi l'affrontement avec l'incompréhensible de la destinée individuelle, avec l'inévitable de notre fond de ténèbres que nous n'éclaircirons jamais complètement. Parfois, aller mieux, ce n'est pas nécessairement donner du sens, mais, au contraire, se satisfaire de ne pas posséder tout le sens. Comme cette décision affirmée avec force par un jeune homme en fin de thérapie : " J'ai envie de pousser enfin cette porte, d'accepter que ce soit sans explication. C'est terrible de ne pas comprendre. Le mieux est peut-être de ne pas me saborder si je ne comprends pas tout. De ne pas m'identifier à ce qui m'arrive au point que l'échec de la compréhension entraîne mon échec personnel. " Julien évoque ici au passage la figure de sa mère, et la relation avec elle ; il a tant cherché à comprendre le pourquoi de cette relation et du malaise diffus qui s'en dégageait, qu'il se sent confus de reconnaître que le travail de séparation est encore plus essentiel que le " pourquoi ". Il a bien sûr repéré, compris les raisons de certaines attitudes intérieures engendrant de la souffrance, mais il se rend compte que le pourquoi définitif du mode relationnel avec son entourage, demeure en partie dans le mystère. Il poursuit : " Il y a des êtres que l'on ne peut pas aider, parce qu'ils ne savent pas recevoir. Cela m'étonne de moi-même, mais j'y arrive quand même, j'arrive à lâcher, à renoncer à m'accrocher à la situation. " Toute psychanalyse butera en fin de compte sur le point aveugle de toute destinée, " point aveugle " qui est ce " point fixe " sur lequel échouera toute analyse. Ce " point aveugle " résume à lui seul la vérité inconsciente du sujet que chacun cherche à atteindre, en et hors analyse, et, bien entendu, il se révèle insaisissable. La psychanalyse ne prend-elle pas pour modèle la figure d'Œdipe qui est, et demeure, une énigme pour lui-même ?

Un certain rapport au savoir se révèle impossible à vivre et porteur de désillusion. Nous vivons dans un monde complexe où chacun porte beaucoup, et se mesure à son destin en tentant de se construire une destinée. Le désir est fort de revenir à une simplicité mythique, de retrouver le temps d'avant où tout était simple. Dans l'imaginaire collectif, tout a commencé dans un jardin, et tout paraît lié à la connaissance. Dans ce jardin, tout était limpide, alors qu'après, tout est devenu tellement compliqué. Nous avons en nous cette image du premier jardin, du jardin de l'innocence première. Comme Julie, dont la vie actuelle s'avère saturée de tensions et d'angoisse, et qui retourne souvent, en rêve-éveillé dans son jardin d'avant la chute, dans le jardin de

son enfance. Se replonger dans la douce ambiance et dans la tendresse intemporelle de ce jardin a pour elle une vertu thérapeutique. Ce lieu existe toujours pour elle quelque part. “ Nous passions des heures à y jouer. Le temps était interminable et savoureux. Nous avions le sentiment d’être protégés du monde extérieur, nous pensions que rien ne pouvait nous arriver. Quand j’y pense, j’y suis encore. Je sens le vent couler sur mon visage. J’ai une sensation de paix, de plaisir calme. Je n’ai pas envie de sortir. Après viendra l’action, les engagements, les relations de grands, tout ce qui est difficile et compliqué. Je préfère ne pas y penser. ”

Nous courrons après l’innocence, parce que nous imaginons qu’avant le “ savoir tout ” dans lequel nous croyons être, existait un état de bien être édénique. Nous pourchassons l’innocence parce que le cynisme omniprésent nous empoisonne l’esprit. Non pas le cynisme, mais l’idéologie cynique : cette systématisation du ricanement adolescent, du “ on le savait bien ”, cette manière de donner des leçons à tous car on est revenu de tout. Cette idéologie se méfie de tout, porte le soupçon sur tout. Idéologie de jugement et, en fin de compte, du refus d’accueillir les limites de l’autre, et de rejet de l’humilité pour soi. Le temps du cynisme n’est pas celui de l’introspection, ni du regard porté sur soi.

Nous courrons après l’innocence, car nous percevons que nos vies d’adultes sont de plus en plus embrouillées, incertaines. Parce que nous nous confrontons aux touffeurs de notre liberté solitaire, en tout cas dans le domaine relationnel et affectif. Nous avons tous aussi une image de la chute, du départ forcé de notre premier Eden bienfaisant. Le fait de grandir, d’être poussé vers la connaissance du monde, la connaissance de l’autre et de sa complexité, nous aiguillonne un peu hébétés vers le maquis des incertitudes.

Et nous rêvons sur l’enfance, lieu utopique de l’innocence. Tout a commencé dans un jardin...

Dans la manière dont les hébreux se racontent leur origine, tout commence par cette histoire d’innocence (l’innocent étymologiquement “ ne sait pas ”) et tout se termine par un désir de savoir qui empoisonne la relation entre Dieu et le premier couple humain (Gn 3,6 : “ La femme vit que l’arbre était bon à manger et séduisant à voir, et qu’il était, cet arbre, désirable pour acquérir le discernement. ”) Ce mythe parle encore au cœur de chacun. Il nous dit qu’un certain rapport au savoir engendre la défiance, que ce même rapport au savoir, fait d’une haine de la limite, amène la mort. La question du Bien et du Mal est d’emblée soumise dans le texte biblique à celle des limites. Difficile à comprendre pour notre modernité soucieuse de nouvelles frontières. Les limites, celles de la recherche de sens en particulier, paraissent aujourd’hui insupportables, porteuses d’une interdiction stérile.

Dieu propose à l'homme tous les arbres du jardin d'Eden sauf un, et cette limitation est insupportable. L'arbre de la connaissance du Bien et du Mal, mis dans la Bible au cœur, mais pas au centre du jardin d'Eden, porte des fruits bien alléchants, mais dont la consommation est proscrite. Fonder soi-même la règle de son propre agir, acquérir par soi-même des repères qui fondent ses projets : tels sont les aspects d'une auto-nomie – étymologiquement désir de fonder sa loi soi-même – désirée par l'homme depuis le début. Ce qui est interdit dans ce mythe issu de la Bible, ce n'est pas ceci ou cela, mais “ une certaine qualité d'autonomie qui ferait de l'homme le créateur de la distinction entre le bien et le mal. ” La différence fondamentale, ontologique, de dépendance entre Dieu et l'homme, est ici niée ainsi que la relation personnelle qui en découle. Le serpent ne déclare-t-il pas, poussant le premier couple à la révolte : “ vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux possédant la connaissance du bonheur et du malheur.” Dans le monde antique, “ posséder la connaissance ” a aussi le sens de “pouvoir ”, et l'expression “ le bonheur et le malheur ” peut prendre en hébreu la signification de “ tout ” ou de “ disposer de tout ”. Sortir de toute dette et tout créer nous-mêmes, éviter de recevoir la Loi et les limites comme venant de l'extérieur, voilà bien un raisonnement très ancien et très moderne.

Raisonnement très ancien car déjà présent dans les mythes des débuts de l'humanité ; très moderne car jamais ce désir d'autosuffisance dans la gestion du sens n'a été aussi fort : il s'exerce principalement vis-à-vis du passé, de la tradition nécessairement enfermante. Tout changement de configuration de la famille, par exemple, est ainsi immanquablement qualifié de progrès. Chaque individu se trouve voué à l'injonction de créer lui-même, dans la solitude, son propre sens.

Pouvoir retrouver le temps de l'innocence ?

L'innocence, ce temps imaginé de la quiétude, comme en ce beau souvenir de Julie, est-elle à jamais inaccessible ? La représentation de l'innocence est-elle complètement un mythe ? La psychanalyse a pourtant donné une vision de l'enfance qui sort sans doute des modèles antérieurs d'innocence angélique. Notre image de l'enfant mélange à la fois la thématique de l'innocence à protéger - aucune discordance actuellement dans le discours “ antipédophilique ” – et une représentation de la “ sauvagerie ” pulsionnelle du petit d'homme. L'enfant serait en proie à des pulsions que l'adulte a tendance à méconnaître, et c'est une réalité. Il demeure néanmoins dans l'enfance quelque chose de l'innocence. L'enfant est pris dans une dépendance, dont il s'extraie progressivement, et il est livré à l'adulte. Il se trouve en partie sans défense. Son activité pulsionnelle, non “ encadrée ” par un appareil psychique capable de métamorphoser et d'unifier toutes ses pulsions partielles, se trouve aussi en lien avec l'adulte qui doit aider le jeune dans ce travail d'unification.

L'enfant n'a pas le recul, l'épaisseur de conscience suffisante pour détenir un savoir minimum sur les obscurités pulsionnelles qui l'habitent. Il est autant livré à elles qu'à l'adulte... Il ne sait pas, et ce qu'il sait demeure partiel. Son désir d'exploration est intense, mais il ne possède qu'une partie des pièces du puzzle. Il est sous le régime de l'hétéronomie, c'est-à-dire qu'il accorde aux adultes une toute-puissance qui le rassure, et une position qui les fait propriétaires de la loi. Dans un célèbre article, le psychanalyste hongrois Sandor Ferenczi a montré combien les langues de désir parlées par l'enfant et l'adulte sont différentes. La demande de tendresse de l'enfant, est interprétée ou entendue par le parent incestueux comme une demande passionnelle, et il y répond par des gestes sexuels. Et quand le désir pervers de l'adulte rencontre celui de l'enfant, l'enfant y répond dans sa langue, celle de la recherche de tendresse et de protection, de l'impossibilité de soutenir mentalement une sexualité adulte.

La question de l'innocence n'est donc pas innocente, et elle touche de près cette approche de la recherche de sens. Il existe une innocence originaire dont nous avons l'intuition et le souvenir, même si nous la reconstruisons en partie. Cette innocence se heurte un jour à la question du mal, quelle que soit sa forme (mal subi de la part d'un adulte ou d'un autre enfant, épreuve ou deuil). Cette rencontre est l'un des premiers aiguillons de l'appétit de savoir. Le réel nous heurte dans son incompréhensible, et nous met en mouvement. Il existe quelque chose d'antérieur à la rencontre avec la blessure, et in fine avec le mal. Mais, il arrive un moment où l'enfant, l'adolescent, ou le jeune adulte se rendent compte qu'en ce monde le mal est actif, la pulsion de destruction est à l'œuvre. Une petite fille de huit ans me disait un jour avec beaucoup de sérieux : " Dieu ne connaît pas le mal. Il sait que le mal existe. Mais il ne comprend pas tout. Il n'a pas encore trouvé l'origine du mal, même s'il cherche. "

À travers cette affirmation, elle déclarait que l'idée du mal, l'idée de la souffrance a quelque chose de l'incompréhensible auquel son esprit déjà s'affrontait.

Le théologien Jean Michel Guarrigues considère, comme cette petite fille, qu'il ne peut y avoir une idée de mal en Dieu, pour Dieu lui-même, le mal serait un point aveugle qu'il ne peut voir, ni penser. C'est ce que montre une fresque de Fra Angelico : les yeux bandés, prenant sur lui-même l'imprévisible contrariété de son amour, par ce mal qu'il ne peut concevoir, Dieu est craché au visage par l'homme, mais il reste impassible. Il ne peut le priver de sa liberté de l'aimer ou de bafouer cet amour : Dieu, le créateur et non pas le " destructeur ", et " ne peut pas concevoir le mal comme mal, car le mal est un non et Dieu n'est que oui. "

Il existe un savoir sur le mal – un savoir d'expérience, et non un savoir théorique – que l'on découvre à un moment ou un autre,

quel que soit l'âge. Comme Simon, cet analysant d'une trentaine d'année revenant profondément amer d'un week-end chez ses parents. Son cheminement thérapeutique lui a permis de prendre de la distance avec eux. Il voit mieux les choses, et se montre moins "fusionnel" avec eux. Du coup, il perçoit d'une manière beaucoup plus crue les agressions, conscientes ou inconscientes. " Je ne pensais pas que mon père était aussi égoïste. Avant je ne le voyais pas. Maintenant c'est une souffrance d'être avec ces gens. Je perçois leurs petits calculs, leurs manigances, leur manque d'amour. Ça me révolte. Ça bouillonne en moi. Je ne peux plus rien voir de la même façon. " Il est inconsolable parce qu'il est sorti d'un confort ouaté qui le protégeait, et parce que, comme après l'expulsion du paradis perdu, plus rien ne sera comme avant.

Le désir de tuer le sens

Tout enfant sait quelque chose du meurtre, les images télévisuelles actuelles sont là pour le lui rappeler. Il connaît quelque chose de la destruction, mais arrive un moment où il se confronte au regard de destruction de l'autre sur lui. Vient aussi le jour où il se mesure avec cet " en plus " de violence qui existe en lui. Nous savons qu'il est possible, dans un raisonnement général, de déceler une logique à la violence. Mais quand nous sommes concernés au premier chef, elle nous apparaît parfois comme échappant à toute rationalité. Notre violence nous déborde, comme si elle nous prenait à son jeu et nous piégeait. Comme si nous lisions alors en nous l'inhumanité. Cet affrontement nécessaire ne doit pas survenir trop tôt. Certains adultes ont parfois la perversité de provoquer ce moment. Comme pour les gestes et les mots de la sexualité, si cet instant vient trop tôt, il peut être difficile à soutenir. Cette perversité qui consiste à montrer d'une manière crue au plus faible le monde de la violence et de la haine peut participer du désir de tuer l'espérance en l'autre. Sous le prétexte de lui montrer la réalité, on peut l'étourdir d'angoisse : se lève ainsi la grande défense courroucée des médias qui ne font, bien sûr, que présenter la réalité, et des créatifs qui ne font qu'œuvre de vérité et crient ainsi à la censure. Mais nous savons tous que la réalité est sans cesse recomposée dans le regard de chacun, et que ces injections coup de poing de " réel " ou de "vrai " ne sont parfois que des moyens de prendre le pouvoir. Secrète jouissance que détiennent certains de tuer le regard de l'autre, de lui inoculer ce soupçon de désespoir qui anéantit la possibilité de construire un futur. Derrière cela, œuvre le désir d'affirmer que le non-sens sera le plus fort, qu'il a déjà un peu gagné.

L'incompréhensible de nos vies, vrai moteur du travail de sens jamais terminé, ne doit pas nous être asséné comme une évidence envahissante, comme la seule réalité. Il s'agit seulement, pour chaque trajectoire individuelle, " d'accepter " le mal, de s'initier progressivement, avec l'aide de ceux qui nous entourent, au

domaine de l'inexplicable, de tolérer un modèle dans lequel du non-sens existe. Le mal peut aller, selon les analystes, jusqu'au désir de destruction du sens. Selon André Green, le mal est "sans pourquoi", car il est affirmation même du non-sens de la vie. Cette jouissance dans la souffrance, que l'on trouve dans certaines pathologies, est une figure moderne du non-sens où la destruction est recherchée pour elle-même.

Lola, jeune adolescente, me certifie avec candeur " je crois plus au Diable qu'à Dieu ". Elle se réfugie dans une d'esthétique du mal que la culture et le romantisme " gothique " cultivent aujourd'hui, le bien apparaissant fade, sans éclat ni intérêt. Il faut dire que le "politiquement correct ", et, plus généralement, la manière d'aborder le bon et le bien comme une carcasse sans vie, un code formel de régulation sociale, peut amener à une espèce de vertige : le déséquilibre a plus de sel, et semble détenir une vérité. Le mal, dans cette culture qui met en relief les vapeurs sulfureuses des affirmations blasphématoires ou des tables qui tournent, va plus loin qu'un simple folklore et recèle une réelle souffrance psychique. Il reflète la douleur morale et le manque de repère d'une partie de l'adolescence confrontée à un vide d'accompagnement. Il est du ressort de la génération précédente de montrer à Lola que le bien n'est pas insipide, qu'un certain goût d'existence pour l'autre, qu'un certain type de rapport au don ne manquent pas de saveur. Quand Lola joue avec des petites et banales cruautés, elle ne trouve pas d'adultes pour lui dire que ce jeu est funèbre. Peut-être que les adultes qu'elle rencontre s'amuse-t-ils de ce qu'ils pensent être un travers amusant ? Ce en quoi ils l'abandonnent, ni plus ni moins.

La quête frénétique de compréhension de notre époque est en partie motivée par ces gouffres de non-sens qui envahissent l'espace commun. Ce processus de déconstruction, à l'œuvre d'une manière insensible dans notre société, semble provoquer en nous des réflexes de défense dans des réactions de maîtrise et de contrôle. N'oublions pas, le paysage cinématographique nous l'indique, que la perversion devient une figure esthétique, sinon héroïque de la culture moderne. Le pervers – la figure moderne du mal – est celui qui affirme haut et fort que le monde n'a pas de sens et que l'autre n'existe pas, si ce n'est comme objet livré à son désir. Le " pervers" agit, et commet le mal sans apparemment se culpabiliser, sans souffrir. Combien de fois ai-je entendu, avec un certain amusement intérieur, des femmes évoquant, à la suite d'une séparation, leur ex comme un " pervers narcissique ", sujet de toutes les manigances. Maintenant le summum du mal est la perversion. Non sans duplicité d'ailleurs, car cette étiquette de perversion peut être objet de manipulation, pour gagner par exemple la garde des enfants. Le pervers, c'est toujours l'autre. Il est une figure de l'extériorité du mal, du refus personnel de s'accorder une responsabilité dans une situation de haine. La figure du pervers illustre l'entreprise de déculpabilisation actuelle. Il n'est pas simplement présent comme

fantasme repoussoir : il concrétise une tendance au refus de l'intériorité, à une instrumentalisation de l'autre qui constituent une partie de la réalité de notre vie sociale, notamment au travail. Le pervers se refuse à être responsable de l'autre, il n'est pas atteint par l'altérité. Il "chosifie" l'autre, et l'inclut seulement comme une donnée dans son scénario. Le pervers qui se plaît à faire souffrir l'autre, qui possède un vide intérieur, est-il d'ailleurs vraiment un sujet ? Les personnes prises dans une problématique perverse semblent avoir un défaut fondamental d'intériorité, une impossibilité à dire "je". En effet, je puis dire "je" quand je commence à discerner l'autre, quand je peux "mentaliser" l'autre séparé de moi, porteur d'une pensée et d'une souffrance. Le "pervers" n'est-il pas une figure culturelle contemporaine du démon, d'ailleurs très présent dans de nombreux films et livres ?

Car la figure du démon touche aux confins de la personne. Personnage de déconstruction, le démon n'est pas, selon certains théologiens, une personne au sens plein du terme. Il se déconstruit lui-même et plonge en partie dans l'anonymat du mal. L'image du pervers fascine, s'impose aussi à nous car elle est une coquille vide, une mise en scène d'une intériorité défaillante, et d'une terrible angoisse de mort. Eugène, un jeune homme par ailleurs parfaitement inséré, m'explique comment ses rêveries d'adolescents cherchaient à combler le vide, et le banal de la vie par des fantasmes limites autour des serial killers. Ils devenaient dans son esprit ceux qui donnaient du sens en donnant la mort : "C'est l'horreur tout ce que font les gens pour passer le temps, toutes ces activités banales alors qu'ils sont mortels. Faire les courses, descendre les poubelles, toutes activités qui me font horreur. J'ai l'impression que c'est comme un enterrement de première classe. Quitte à passer le temps, et à vivre dans la mort, autant faire des choses exceptionnelles : quand j'étais jeune, je voulais être serial killer. C'était bien sûr pour moi une manière de sortir de la banalité, d'être au-delà du bien et du mal. Mais c'était surtout une façon de me dire que tout cela n'avait aucun sens. Alors, pourquoi pas tuer ?"

Raccommoder le sens

La recherche effrénée du sens prend son origine dans l'opposition au non-sens, à la figure envahissante du vide qui hante notre société. Car la tentation du non-sens est forte comme un abîme. Dans une des tentations du Christ au désert par le démon, énoncée dans l'Évangile, le diable montre à Jésus l'ensemble des royaumes à ses pieds du haut d'une montagne, et lui propose le pouvoir sur le monde entier, s'il se met à l'adorer (Lc 4, 5-8). On peut imaginer la tentation moderne comme l'envers de celle-là : Satan, du haut de la montagne désignerait les champs colorés, les forêts et les vallées, la multiplicité des mouvements et des affaires humaines, et ne ferait qu'énoncer à mi-voix : "tout cela n'a aucun sens. Le reconnais-tu?"

Cette “ tentation ” du non-sens est en fait l’envers de l’avidité moderne. Notre boulimie existentielle ne trouvant jamais d’objet pouvant vraiment la satisfaire, se mue en sentiment de vide et d’immense insatisfaction. Cela peut aller jusqu’à la pathologie du vide intérieur, la dépression : “ Je suis comme une carapace vide. Les fourmis ont tout mangé. Il n’y a plus rien à l’intérieur. J’avais besoin qu’on m’explique le monde, j’aurais pu comprendre quelque chose. Maintenant ce n’est plus possible. Les autres font des projets, mais moi il n’y a plus rien. C’est vide. ” Cette déclaration terrible est énoncée par un homme qui n’est pourtant pas en proie à la maladie mentale. Une vie qui fonctionne, mais à laquelle on n’a pas appris les rudiments du sens. Car le sens s’apprend dans la relation aux aînés. L’évidence du sens qui tisse, qui tricote la vie humaine, sans même que l’on ait à l’interroger, se transmet de génération en génération.

Aujourd’hui grandit une tentation de la désespérance. Cette tentation s’appuie sur l’immense frustration face à une réalité que l’on voulait mâter, et qui résiste à nos désirs. Les pères grecs de l’Église décrivent ainsi l’acédie (du grec akèdia qui signifie “négligence, indifférence, découragement ”) parmi les passions premières. Evagre le Pontique la désigne comme une des huit pensées génériques, sur lesquelles, si on s’y attarde, peut se “déclencher ” une passion. Quand l’homme y consent, puis que le mal prend racine par habitude, la passion s’installe comme une maladie de l’âme.

L’acédie est la langueur, la lassitude, l’insatisfaction sans cause apparente. Le moine en proie à l’acédie éprouve de l’aversion pour son ordinaire, pour ses frères. L’acédie est enfant de la tristesse et de la colère. Désir et agressivité, quand ils ne sont pas tendus vers le haut, se dévoient en acédie. “ Mélange d’amour et de haine, un mouvement simultané, de longue durée, de l’irascible et du concupiscible, le premier étant furieux de ce qui est à sa disposition, le second languissant de ce qui ne l’est pas. ” Replacer l’acédie à l’identique dans notre contexte actuel n’a pas de sens, mais ce mélange de langueur et de fiel, cette bouderie sans projet, cette fureur liée à la réalité se refusant à la toute puissance du sujet, décrit exactement les sentiments mélangés qui habitent notre culture de “ l’inespoir ”. Cette alliance de langueur et de colère est souvent décrite dans la tradition, non comme une donnée incontournable, mais comme une émotion contre laquelle il est possible de lutter, avec persévérance. Notre liberté nous donne la possibilité de changer ce regard voilé sur soi et les autres, exaspéré par le manque. Même si la volonté n’est pas seule en jeu dans ce regard attristé, et si des déterminismes puissants expliquent la langueur du rapport au monde, la liberté, même diminuée, rend une pédagogie du sens toujours possible.

Il est nécessaire de travailler inlassablement au raccommodage de l’espérance. Le stoïcisme moderne est marqué par la conscience

malheureuse hégélienne. Ce pessimisme sur l'homme engendre une déconstruction de la notion de joie. Elle apparaît suspecte. Un certain regard sur nos souffrances inéluctables permet d'être réintégré dans notre conscience de sujet, de pouvoir goûter de nouveau la joie. Combien de personnes me demandent d'être validées dans la possibilité même d'espérer ? " Tout ce que je vis me dit que je n'ai rien à espérer, que les déterminismes sociaux familiaux, sont incontournables, que je suis condamné à répéter ? Rassurez-moi ! Un " psy " peut-il me consoler, me dire que je ne suis pas condamné à répéter ? "

L'espérance est humble. Elle se satisfait du mystère sans méconnaître le réel qui parfois apparaît sans espoir. " Nous marchons dans la foi non dans la claire vision " (2 Co 5, 7), " car nous voyons aujourd'hui par un miroir, en énigme, alors ce sera face à face " (1 Co 13, 12). " En espérance, nous sommes sauvés " (Rm 8, 24). Ces expressions indiquent un climat, une expérience qui n'enferment pas l'espérance dans une euphorie béate. L'articulation du maintenant-alors (présent-futur) structure la pensée chrétienne, lui donne son horizon. " L'ambiguïté du temps de l'histoire " est, selon Saint Thomas d'Aquin, l'inquiétude du désir sous le régime de la foi. Cette inquiétude est fondamentale.

Dans sa version biblique, l'espérance n'est pas un oubli du présent, elle peut se révéler promesse et protestation. L'espérance s'insurge contre l'état présent. Elle se refuse à prendre son parti de l'injustice car elle croit, pour maintenant, en un temps où " Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux " (Ap 21, 3). Au plus dur du temps de l'Exil des juifs à Babylone, Esaïe proclame cette folie. " Pousse des acclamations, toi stérile qui n'enfantais plus, car les voici en foule les fils de la désolée. [...] Élargis l'espace de ta tente. [...] car à ta droite et à ta gauche tu vas déborder : ta descendance héritera des nations qui peupleront les villes désolées. [...] Tu oublieras la honte de ton adolescence, la risée sur ton veuvage, tu ne t'en souviendras plus. [...] Un bref instant, je t'avais abandonné, mais sans relâche, avec tendresse, je vais te rassembler " (Es 54, 1-7).

La folie d'espérance n'est pas une introduction à la passivité, mais une exhortation à une attente active qui ne méconnaît pas les forces de mort, mais qui prend parti, de façon ferme pour les forces de vie perçues comme déjà à l'œuvre. L'espérance lie le " déjà-là " et le " pas encore " dans un labeur persévérant, dans une inquiétude active et humble. Au regard des trois vertus théologiques (foi, espérance, charité), notre époque ne manque, ni de foi ni de charité, mais elle " patine " en espérance. Elle ne peut plus se résoudre à imaginer un futur meilleur. Elle aurait tout à gagner, même de manière laïque, à relire cette tension sans illusion qu'est l'espérance chrétienne. Que nous soyons croyants ou non, comment revenir à un regard sur notre humanité qui soit aussi un regard de promesse ? L'histoire de la Révélation n'est-

elle pas autre chose qu'une histoire de la révélation des promesses ? Aussi l'Évangile est-il lui aussi " promissoire ". Il accomplit définitivement la promesse du Salut par le Dieu au plus proche de nous, et en même temps il confirme les promesses. Sans espérance, aucune foi ne peut tenir, ne peut affronter la longueur de l'épreuve. Sans espérance, la foi tiédit et meurt. L'espérance est le compagnon inséparable de la foi, et elle donne à la foi l'horizon totalisant de l'avenir. Notre existence peut être secouée, mais elle est ancrée par l'espérance. Dans une situation tendue, elle donne force pour résister. Car encore un peu de temps et celui qui arrive arrivera. La grammaire chrétienne du temps se joue entre le participe présent et un futur. "En espérant", telle est la caractéristique du temps intérimaire qu'est pour nous ce temps.

L'espérance chrétienne est une certitude confiante, et non une assurance tranquille qui protège contre la misère et la mort. Elle est décidée à assumer avec courage la croix de la réalité. Elle demeure insatisfaite parce qu'elle va en direction de la promesse de Dieu. La résurrection est l'anticipation de l'avenir de Dieu. Mais comme la résurrection est la résurrection du crucifié, cette anticipation devient anticipation de l'avenir de Dieu pour ceux qui sont sans espérance et sans droit, ceux qui portent des croix. Une croix sans résurrection signifierait l'échec, et Jésus de Nazareth ne serait pas le Christ de Dieu. Une résurrection sans croix ne serait que miracle, métamorphose dans la glorification. Elle montre bien que l'espérance s'enracine sur le roc de la plus noire réalité. Mais le langage de l'espérance n'est pas seulement celui du religieux. La petite et déraisonnable espérance est appelée à se développer, pour tous comme spiritualité non nommée.

Le sens comme horizon

Il est ainsi légitime, malgré toutes ces difficultés et ces limites de la recherche de sens, de ne pas la jeter aux orties, et de patiemment cheminer. Le sens n'est jamais tout donné, mais il est direction, signification et goût. Le sens comme direction donnée à sa vie à partir du non choisi, des événements non voulus, ne doit pas être abandonné trop vite... Cette direction se dégage progressivement, et peut être porteuse de fécondité. Le sens devient signification d'une situation, d'un deuil, d'un échec. Il est agissant malgré ou avec la souffrance. Une analysante s'écriait, au moment de la résolution d'un conflit difficile : " Il y a beaucoup de joie et c'est très douloureux. " Quant au goût, il est des goûts amers... mais comment penser une vie dont on ne pourrait déceler à aucun moment un peu de goût de vivre, même dans la plus profonde dépression ? Y compris dans le plus élémentaire, car le goût de vivre se retrouve quand il semble presque perdu, dans les humbles gestes de la vie.

Le sens se reçoit aussi. Il se dévoile. Non comme un “ déjà-là ”. Mais comme un compagnonnage pour le chrétien, celui du Christ, comme un enjeu, le Royaume, comme une ultime visée, l’eschatologie, la fin des temps déjà entre-aperçue. Tel malheur n’a pas de sens en lui-même, pas davantage d’un point de vue chrétien. Mais l’insertion de cet événement dans le récit d’une vie peut alors produire du sens dans l’existence. “ Ne pas sortir comme je suis rentré ” dit-on parfois en évoquant la maladie ou le deuil

La tradition biblique nous fait comprendre que si les pourquoi sont légitimes et nécessaires, les réponses sont fallacieuses... Il faut alors accepter de vivre avec la question et non la biffer.

Ceci apparaît dans l’interprétation par l’évangéliste Matthieu de la mort du Christ. Jésus s’écrie “ Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné ” (Mt 27, 46) sans qu’une réponse au “ pourquoi ” soit d’emblée donnée. La réponse est comme différée, dans une affirmation du centurion romain confessant “ Celui-ci était vraiment fils de Dieu ” (Mt 27, 54). Le centurion énonce un sens donné au contexte extraordinaire de cette mort, sans épuiser la question de ce “ pourquoi ”. Le “ pourquoi ” est en quelque sorte “ porté ”, et une réponse n’est pas donnée au souffrir. Il serait dangereux de donner une réponse. De la même manière, le dialogue du Christ avec la Samaritaine dans l’Évangile de Jean (Jn 4, 6-27) est tout entier construit sur les questions posées par cette femme, auxquelles le Christ répond d’une manière décalée. Jésus entend pourtant bien ce qui lui est demandé. Mais il cherche seulement à accompagner la femme vers des réponses qu’elle ne peut encore comprendre, ou peut-être vers d’autres questions.

Dans nos destinées, le sens est aussi le récit fait à nous-même ou à d’autres de nos événements internes et externes. Le récit donne sens. Il m’arrive de voir des jeunes gens qui ne peuvent pas faire le récit de leur vie, comme si tout était incohérent. Notre récit n’est jamais terminé, car il est vivant et jamais totalement fermé comme le rapport à la Thora écrite chez les juifs, cette recherche infinie du travail du sens, qui traque “ derrière le sens obvie des mots, des horizons innombrables de significations et de vérités ; et derrière ces horizons de nouveaux horizons à explorer, à diverses hauteurs [...] Possibles qui attend le bon entendeur. La Thora orale, le Talmud – c’est aussi cette lecture-là de la Bible. ” La sagesse juive ne dit-elle pas que “ La Thora a soixante-dix visages ”, car Dieu aurait mis dans sa parole une signification inépuisable, pour tous les âges, pour toutes les personnes, pour toutes les périodes de l’humanité.

Peut-être en est-il du sens de nos vies comme de la Thora : nous n’en épuiserons pas tous les visages, même si l’horizon de la vérité se propose à nous. La vérité n’est pas une quête de transparence brûlante et destructrice, qui nous habite parfois quand nous voulons radiographier l’autre, tout savoir sur lui, ou

quand nous pensons mettre la main sur notre ultime secret. La vérité ne peut se dissocier du lien dans laquelle elle est recherchée. C'est pourquoi la question de Pilate à Jésus prisonnier " Qu'est-ce que la vérité ? " (Jn 18, 38) est un mensonge : elle ne se situe pas dans une vraie relation. Dietrich Bonhoeffer imagine le cas d'un enfant auquel le maître demande, devant ses camarades, s'il est vrai que son père rentre ivre chaque soir. La réponse conforme aux faits serait affirmative. Mais on voit qu'elle serait, en contexte, mensongère puisqu'elle mettrait l'enfant en position d'accusateur de son père. L'enfant n'a pas menti en niant les faits.

Le domaine théologique peut nous faire comprendre ce que serait un rapport à la vérité qui ne soit pas désir de possession. L'objet de la connaissance n'y est pas un ensemble de vérités conceptuelles. C'est un mystère, l'acte même par lequel Dieu s'est fait connaître aux hommes. Jésus en est le témoin indépassable. La vérité dont s'occupe la théologie se ressent toujours de son état de voilement originaire. Le terme grec de *mysterion* (dont le verbe d'origine signifie " fermer la bouche ") est souvent employé dans le Nouveau Testament pour évoquer une chose cachée, un secret, un mystère. Dans cette notion chrétienne de " mystère ", le sens n'est jamais entièrement épuisé. Dans les écrits des rabbins, ce mot dénote un sens caché ; dans un récit de l'Ancien Testament, il s'agit d'une image ou une forme vue dans une vision, d'un songe. Dans le Nouveau Testament, ce mot exprime une action ou une dispensation de Dieu tenue secrète jusqu'à l'heure fixée. Un " mystère " ainsi révélé ne doit pas être tenu secret, mais au contraire publié : le mystère caché pendant des siècles est manifesté maintenant, et porté à la connaissance de toutes les nations. Pourtant, le mystère dépasse l'homme en dépit de la révélation. Mystère des vérités concernant Dieu, mystère aussi de l'homme, heureux mystère de l'inépuisable question. " L'horizon infini du questionner humain s'éprouve comme un horizon qui recule toujours plus loin, au gré des réponses que l'homme vient à se donner. L'homme peut tenter de laisser là l'infinité inquiétante à laquelle il se trouve exposé dans son questionnement ; il peut, par angoisse devant ce qui inquiète, se réfugier près du familier et du quotidien ; mais l'infinité à quoi il se sent exposé envahit aussitôt son agir quotidien. Il demeure toujours fondamentalement en chemin. Tout but que l'homme se donne dans le connaître et dans l'action est sans cesse à nouveau relativisé comme du provisoire et une étape. Toute réponse n'est à nouveau que le surgissement d'une question nouvelle. "

Agir en vérité

La vérité se fait aussi dans l'action, dans la proximité de l'autre. La question de la vérité est incarnée, et le sens donné à notre vie ne se trouvera pas seulement en une introspection intellectuelle.

En psychanalyse c'est au faire que l'on mesure en partie la qualité du chemin accompli : quand, dans la vie de la personne, les " découvertes " faites sur elle-même prennent chair, quand ce malaise relationnel paraît évoluer vers un autre mode de comportement, quand l'angoisse n'empêche plus de sortir dans la rue etc. Le sens donné n'est rien si la direction profonde de notre vie n'en est pas changée, si quelque chose dans l'action n'est pas modifié... Le travail de sens nous amène à nous approcher de la " vérité " de notre vie, qui se réalise pleinement dans l'action.

Toutefois, le chemin demeure toujours encore à faire : le sens de notre vie n'est validé qu'au dernier jour. Ainsi le bon larron sur la croix peut oser l'acte de liberté qui donne à son existence un tout autre sens que celui qu'elle avait jusque-là. Pour le chrétien, Jésus est bien l'homme vrai, pour lequel il n'existe aucune distance entre le dire et le faire, aucune aliénation insérant une fissure entre le désir et l'action. " Tout rapport avec Jésus s'analyse finalement en termes de vérité par rapport à soi-même : être dans ce qu'on dit et ce qu'on fait ; parler selon ce qu'on est et ce qu'on fait, et agir vraiment comme on dit qu'on fait. "

Dans le chaos apparent de nos vies, nous sommes à la recherche d'une réconciliation entre notre pensée et notre action. Nous désirons trouver un chemin, et infléchir réellement notre trajectoire: la première entrevue avec un psychanalyste consiste souvent à dire ce décalage entre ce qui nous arrive ou notre comportement d'une part, et notre vœu profond d'autre part. Nous souhaitons avoir la liberté de choisir notre vie, mais devons tenir compte de nos limites. Nous désirons un destin qui ne soit pas une fatalité, un vecteur de vie en nous à découvrir - comme une mission sur terre, une place singulière - qui ne soit pas entièrement pré-écrit. Que cette place, cette mission, cette œuvre se mettent à exister, et cela nous libère de l'angoisse du chaos. Qu'elles existent trop, qu'elles s'imposent à nous sans détours, et nous n'existons plus ! Le terme de destin en grec (la racine verbale est le verbe meromai qui signifie " partager ") fait référence à la part de chacun. Le terme utilisé en hébreu (heleq) renvoie de la même manière à " la part " de chacun. Comme si quelque chose nous était échu que nous devons accepter et faire fructifier. Faut-il concilier cette vision de l'homme avec celle de notre monde désenchanté, où l'être humain doit construire entièrement sa place lui-même, sans autre déterminisme que celui de ses gènes et de son milieu ? Le psychanalyste britannique Christopher Bollas distingue le destin et la destinée. Le destin est ce contre quoi nous devons lutter, les souffrances inutiles, les injustices imposées, les situations fausses à éclaircir : tout ce qui de l'ordre du faux dans notre existence et que nous avons à déconstruire. La destinée est ce que nous avons à l'état potentiel en naissant, une sorte d'idiome personnel et infiniment singulier, présent au premier jour, et que nous avons le devoir de développer. " Aider un patient à transformer son sentiment de

condamnation à la fatalité en un sentiment de la destinée et à concevoir des avènements possibles peut constituer une partie essentielle de notre travail analytique. ”

Le terme de “ démon ”, très présent d’Homère à Platon, et aussi chez les stoïciens, renvoie aussi à la part de chacun. Le “ démon ” nomme la figure de la destinée individuelle. Dans la très belle série de science-fiction *La croisée des mondes*, de Philip Pullman, chaque personne se meut accompagnée de son propre “ daemon ” représentatif de son idiome profond ; le daemon est un animal, petit oiseau pour un enfant, panthère des neiges pour un homme de pouvoir, ou simple corbeau pour un professeur un peu gris. Cette personnification poétique nous introduit à la voix singulière de notre cheminement individuel, en partie contraint et en partie à créer. Au plus profond de notre être une brèche laisse sourdre une source d’ouverture et d’amour en accord avec notre idiome profond. “ L’amour n’est rien d’autre que l’arrêt du destin ”.